LE CANONIER CONVALESCENT,

FAIT HISTORIQUE,

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES.

PAR J.-B. RADET.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 11 Messidor de l'an second de la République une et indivisible.

» Ah ! si l'état monarchique
» Enfanta tous les abus,
» Bientôt de la République
» Naîtront toutes les vertus.

Page 10.

Prix : trente sols, avec la musique.

A PARIS,

CHEZ le Libraire, au Théâtre du Vaudeville;
ET à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme,
N°. 44.

An deuxième.

PERSONNAGES.	ACTEURS. Les CC. et Cnes.
BELTONIS, canonier.	*Henry.*
MORAILE, cultivateur.	*Chapelle.*
JULIE, fille de Moraile.	*Blosseville.*
BATAILLE, jeune officier volontaire, frère de Julie.	Cne. *Delaporte.*
UN COMMISSAIRE de la société populaire de Port-Malo.	*Vertpré.*
LE MAIRE.	*Amant.*
La Municipalité.	
Citoyens et Citoyennes.	

La Scène est à la commune de Livré.

LE CANONIER CONVALESCENT,

FAIT HISTORIQUE.

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES.

Le Théâtre représente une campagne agréable, à l'extrémité d'une Commune : sur la droite, une maison rustique : près de la porte, un chêne, au pied duquel est un banc de gazon. Au fond, une montagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELTONIS, JULIE.

Au lever du rideau, l'orchestre joue l'air de la musette de Nina, pendant lequel on voit Beltonis descendant la montagne, et s'appuyant sur Julie. Il a le bras droit en écharpe.

BELTONIS et JULIE.

AIR : *Ah! tour-à tour.*

AH! dans nos champs,
Les heureux oiseaux, leurs chants,
Touchans,
Fêtent dans ces instans
Le beau tems,
Le retour du printems.

JULIE.

Quels tendres accens !

BELTONIS.

Quels sons ravissans !

JULIE.

Tout reverdit,
Tout fleurit ;
A nos yeux
Tout s'anime en ces lieux ;
Quel plaisir porte au cœur
La saison du bonheur !

ENSEMBLE.

Ah ! dans nos champs, etc.

JULIE.

Mon ami, comment te trouves-tu de ta promenade ?

BELTONIS.

Assez bien.

JULIE.

Les forces ?

BELTONIS.

Elles reviennent.

JULIE.

Comment va ton bras ?

BELTONIS.

A merveille, et j'espère, sous très-peu de tems, pouvoir encore l'employer à défendre la République.

JULIE.

Cette première sortie ne t'a-t-elle pas un peu fatigué ?

BELTONIS.

Non : le tems est si beau, ce matin !

JULIE.

Puisque l'air te fait du bien, repose toi sous ce

chêne, tandis que j'irai préparer ton déjeûner et celui de mon père.

BELTONIS.

Ma chère Julie, que de peine je te cause !... Jamais... Oh! non, jamais je ne pourrai reconnaître tant de bonté.

JULIE.

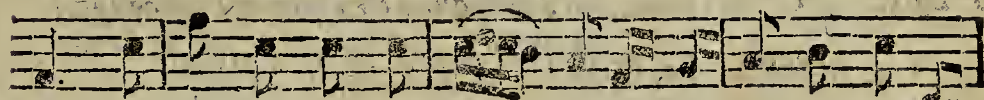
Ne parlons pas de ça.

BELTONIS.

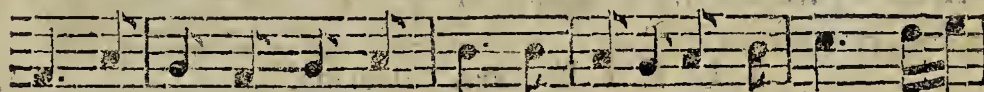
AIR : De *Guichard*.



SANS toi, bon-ne Ju- li- - e, Je pé-ris- sais en ces

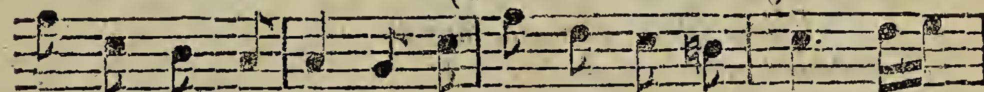


lieux, Et tu veux que j'ou- bli- - e Des sê-cours si pré- ci-



eux; Ne pas son-ger toujours Que tu sauvas mes jours, Est-

(*Montrant son cœur.*)



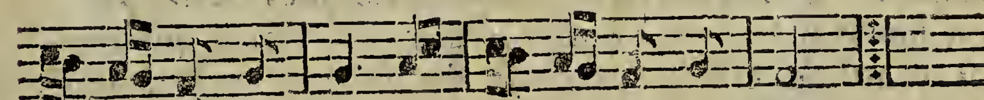
il en ma puissan- ce? Non, là tous tes bien- faits Sont



gravés pour jamais; Ah! lorsque je renais par toi, Ah! lorsque



je renais par toi, Je sens que la reconnais-san - ce, Est



un be-soin pour moi, Est un be-soin pour moi.

JULIE.

Mon ami, ne songeons qu'au retour de ta santé.

Même air.

De ta convalescence
J'aime à suivre les progrès,
Et cette jouissance
Pour mon cœur a mille attraits.
Ah ! depuis près d'un mois,
J'ai tressailli cent fois
De crainte et d'espérance :
Mais de mes soins, enfin,
Le succès est certain ;
Heureuse, ici, d'en voir l'effet, (*bis.*)
Je trouve dans la bienfaisance
Tout le prix du bienfait. (*bis.*)

BELTONIS, *à Julie qui, en finissant le couplet, l'a conduit au pied de l'arbre où il s'assied.*

O mon ange tutélaire ! (*Il prend la main de Julie, qu'il presse vivement contre son cœur.*)

JULIE, *avec émotion.*

Ah !.... ah ! oui, je sens que tes forces reviennent.

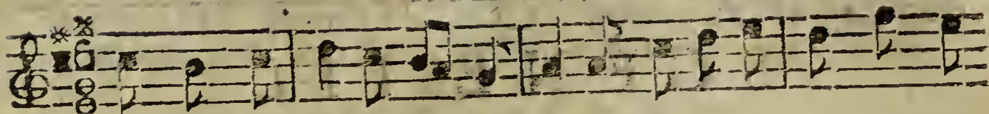
(*Elle rentre dans la maison.*)

SCENE II.

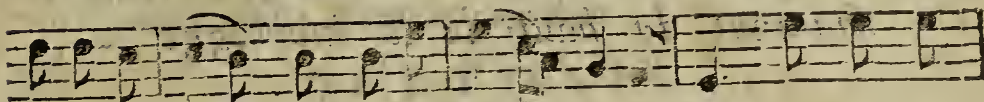
BELTONIS, *seul, assis au pied de l'arbre.*

QUELS tendres soins ! Quelle amitié vive et touchante !.... Pourquoi cette amitié ne suffit-elle pas à mon bonheur ! ... Ah ! Julie... Julie..... Je suis quelquefois tenté de croire qu'elle a deviné mes secrets sentimens, qu'elle les partage..... Mais non, Julie ne connaît pas l'amour.

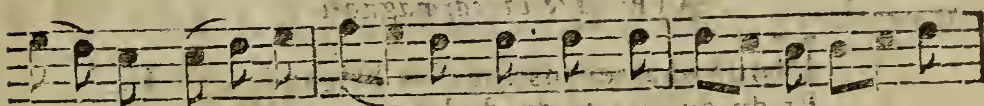
AIR : De CHAMPEIN.



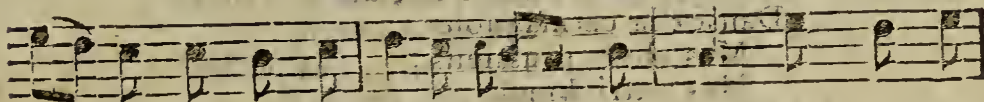
AUPRÈS de moi son a-me pu-re Suit doucement la voix



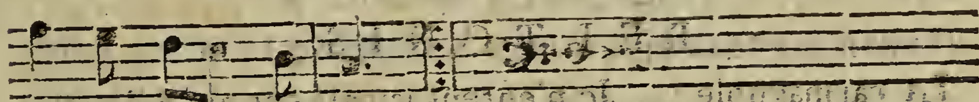
de la na-tu-re, Elle en a tou-te la candeur ; Son œil me



sou-rit, me ca-res-se, Dans ses re-gards est la ten-



dres-se ; Mais l'inno-cen-ce est dans son cœur, Mais l'in-no-



cence est dans son cœur.

Même air.

Du tendre amour qu'elle m'inspire,
Ah ! s'il se peut, gardons-nous de l'instruire ;
N'abusons pas de ses bienfaits.
Bientôt, pour servir ma patrie,
Il me faudra quitter Julie ;
Laissons du moins son cœur en paix.

SCÈNE III.

BELTONIS, BATAILLE, *arrivant en chantant du haut de la montagne.*

BATAILLE.

AIR : *De la carmagnole.*

Nous chasserons tous les brigands, (*bis.*)
Et du dehors et du dedans. (*bis.*)
Allons, braves français,
Sabrons ces chiens d'anglais.
Dansez la carmagnole,
Mes chers prussiens,
Mes autrichiens,
Sautez la cabriole,
N'épargnons pas ces vauriens.

BELTONIS.

La carmagnole !.... Je n'entens jamais cet air délicieux sans être ravi de plaisir.... (*appercevant Bataille.*) Ah ! ah !.. un volontaire, un camarade !

BATAILLE, *sans voir Beltonis.*

Heureusement me voilà arrivé ; car il me semble que je suis lâs.

BELTONIS, *abordant Bataille.*

Brave soldat, venez-vous de l'armée ?

BATAILLE.

Oui, mon frère.

BELTONIS, *fixant Bataille.*

Eh mais, je ne me trompe pas..... non, vraiment, c'est Bataille !

BATAILLE.

Oui, c'est lui.

BELTONIS.

Mon cher Bataille !..... Eh ! quoi, tu ne reconnais pas Beltonis ?

BATAILLE.

Beltonis !.... ce brave canonier que nous avons cru mort, que toute l'armée regrette.....

BELTONIS.

Embrasse ton camarade.

BATAILLE et BELTONIS, *s'embrassant.*

AIR : *Ah ! mon ami, c'est un rayon d'espoir.*

Ah ! mon ami, c'est toi !
Je te revoi !
Contre mon sein, quoi ! je te presse !
Quel plaisir pour moi !
Mon ami, je te revoi !
Moment d'ivresse !

BATAILLE.

Mais par quel prodige te retrouvai-je dans ces lieux ?

BELTONIS.

Ah ! tu dis bien : c'est un prodige qui m'a sauvé.

BATAILLE.

Eh comment donc ?

BELTONIS.

Fait prisonnier par les brigands, et destiné à être fusillié, une balle me fracasse le bras, et une autre me traverse le corps : dans cet état, je suis dépouillé de mes vêtemens et laissé pour mort.

BATAILLE.

Les scélérats !

BELTONIS.

Je me relève cependant, et demande à mes assassins de m'ôter le peu d'existence qui me reste ; ils me refusent.

BATAILLE.

Mais, vraiment, c'est très-heureux.

BELTONIS.

Quelques heures après, je parviens à réunir mes forces, et je me traine, presque nud et couvert de sang, vers la commune de Livré.

BATAILLE.

Ici!

BELTONIS.

Au bas de cette montagne. Une jeune fille m'appercoit et vole à mon secours; va me chercher les habits de son père, et m'emmène dans sa maison, malgré le danger où l'exposait la présence des brigands.

BATAILLE.

Brave fille!

BELTONIS.

Depuis ce tems, elle n'a cessé de me prodiguer les soins qui ont amené, peu à peu, le rétablissement de ma santé.

BATAILLE.

J'embrasserais de bon cœur cette fille là.

BELTONIS.

Ah! mon ami, c'est un ange.

BATAILLE.

C'est une républicaine.

AIR : *La plus belle promenade.*

De la Liberté sacrée
Tels sont les heureux effets :
La France régénérée
Sera fertile en bienfaits.
Ah! si l'état monarchique
Enfanta tous les abus,
Bientôt de la République
Naîtront toutes les vertus.

BELTONIS.

Le frère le plus aimé ne pourrait pas être soigné avec plus d'empressement et de tendresse que je ne l'ai été par Julie.

BATAILLE, *avec étonnement.*

Julie !

BELTONIS.

C'est ma bienfaitrice.

BATAILLE.

Et son nom de famille ?

BELTONIS.

Moraîle.

BATAILLE.

Ah ! mon camarade, embrasse moi, félicite moi, Julie est ma sœur.

BELTONIS.

Ta sœur !

BATAILLE.

Je suis fils du citoyen Moraîle ; voilà sa maison, je viens, aujourd'hui, le surprendre et l'embrasser.

BELTONIS.

Julie est ta sœur !

BATAILLE.

Tu ne pouvais pas le deviner ; tu ne me connais que sous le nom de Bataille, et mon père et ma sœur ne savent pas que j'ai pris ce surnom, en arrivant au régiment.

BELTONIS.

Mon cher camarade, combien tu dois t'honorer d'être frère de Julie !

BATAILLE.

Oui. Si je suis tué dans la première affaire, je mourrai

content puisque ma sœur a conservé à la République un de ses plus braves défenseurs : mais entrons, je suis pressé de voir mes chers parens.

BELTONIS.

Voici Julie avec ton père.

BATAILLE.

Je veux jouir de leur surprise..... Présente moi, comme un camarade.

SCÈNE IV.

Les mêmes, MORAILE, JULIE. *Bataille se tient à l'écart, en se cachant de son chapeau et regardant d'un œil.*

MORAILE.

Eh bien, mon Beltonis, on dit que tu es satisfait de ta promenade ?

BELTONIS.

Très-satisfait, père Moraile.

MORAILE.

Allons, allons, ça ira.

BELTONIS.

Oh ! que oui, que ça ira.

JULIE.

Mon père te propose de déjeûner sous ces arbres.

BELTONIS.

Très-volontiers..... Mais auparavant, permettez-moi de vous présenter un de mes bons amis.

MORAILE.

C'est-à-dire un des nôtres.

BATAILLE, *s'avançant.*

Citoyen.....

MORAILE, *lui tendant la main.*

Touchez-là, mon camarade. (*reconnaissant Bataille.*) O ciel !.... Que vois-je ! Est-il possible ? Mon fils !

JULIE.

Mon frère !

BATAILLE.

Mon bon père ! (*ils s'embrassent.*)

ENSEMBLE.

JULIE, BATAILLE.	MORAILE.
AIR : *Ah ! le bel oiseau, maman.*	
Ah ! quel plaisir ! quel bonheur	Ah ! quel plaisir ! quel bonheur
De voir un frère / une sœur qu'on aime !	De revoir un fils qu'on aime !
Ah ! quel plaisir ! quel bonheur !	Ah ! quel plaisir ! quel bonheur !
O moment plein de douceur !	O moment plein de douceur !

MORAILE.

Mais voyez donc ce maintien !
Cette gentillesse extrême.

JULIE.

L'uniforme lui sied bien ;
Vraiment, il n'est plus le même.

ENSEMBLE.

Ah ! quel plaisir, etc.

BATAILLE.

Comme nous allons dans peu porter les grands coups, et qu'on ne sait pas ce qui peut arriver, j'ai voulu vous embrasser avant d'entrer en campagne, j'ai demandé un congé, je l'ai obtenu, je viens passer trois jours avec vous, et je retourne ensuite au poste glorieux où mon devoir m'appelle.

MORAILE.

Mais comme il est formé !

JULIE.

Comme il est bien fait !

BELTONIS.

C'est un bon soldat.

BATAILLE.

J'ai déjà fait parler de moi, et l'on cite avec distinction le petit Bataille.

JULIE, MORAILE.

Bataille !

BATAILLE.

C'est mon nom de guerre.

JULIE.

Il est beau, ce nom-là.

BATAILLE.

C'est à cause de cela que je l'ai choisi. Ça vaut mieux que de s'appeller Jacquot.

MORAILE, *examinant l'habit de son fils.*

Mais, est-ce que tu es officier ?

BATAILLE.

Sous-lieutenant.

JULIE.

Déjà !

BATAILLE.

En attendant mieux.

BELTONIS.

C'est la récompense de son courage. Apprenez que ce brave jeune homme, se trouvant assailli par trois ennemis, en a tué deux, et fait prisonnier le troisième.

MORAILLE.

Tu as dû être bien content.

JULIE.

C'est une belle action.... à la guerre.

MORAILLE.

Superbe !

BATAILLE.

Bah ! j'en ferai bien d'autres ! Ah ! j'espère que les journaux auront souvent occasion de citer le petit Bataille.

MORAILLE, *à Beltonis.*

Il est résolu.

BATAILLE.

Comme tous mes camarades.

AIR : *Magistrats, choisis pour instruire.*

Courage, valeur et civisme
Ont dirigé leurs premiers pas,
Et déjà cent traits d'héroïsme
Distinguent nos braves soldats.
Tout ce que dans l'histoire ancienne
On traitait de fable autrefois,
La jeunesse républicaine
Le prouvera par ses exploits.

MORAILLE.

Ah ! ça, dis-moi ; comment ça va-t-il là-bas ?

BATAILLE.

On ne peut pas mieux, mon père, et je vous réponds qu'avant peu, nous aurons exterminé jusqu'au dernier brigand de la Vendée.

MORAILLE.

Allons, bravo !

BATAILLE

AIR *Du pas redoublé de l'infanterie.*

Nos ennemis, sur ces brigands
Fondaient leur espérance ;

Qu'ils soient détruits, et les tyrans
Fuiront loin de la France.
Si nous voulons en peu de tems
Que la guerre finisse,
De tous les traitres du dedans
Faisons prompte justice.

MORAILLE.

C'est ça.

BATAILLE, *à Beltonis.*

Ah ! mon ami, que cette campagne doit être glorieuse pour nous !

BELTONIS.

Je brûle de retourner à mon poste.

AIR : *Vous qui d'amoureuse aventure.*

Armons-nous, braves patriotes,
Contre les esclaves des rois ;
Montrons-nous, et tous les despotes
Viendront reconnaître nos droits,
De ces droits,
De nos loix,
La gloire doit être compagne ;
Mais chez nous, mes amis,
Chez nous soyons toujours unis.
Français, encore une campagne,
Et vous n'aurez plus d'ennemis.

ENSEMBLE.

Français, encore etc.

JULIE, *qui a préparé la table pour déjeûner.*

Mon père, le déjeûner est prêt.

MORAILLE.

A table, mes amis.

BATAILLE.

Le déjeûné.... Je sens que j'y ferai honneur.....

(On se place.)

MORAILLE.

Tu as donc toujours bon appétit !

BATAILLE.

BATAILLE.

Pardi ! de ce tems là !

BELTONIS.

L'air est si doux ! le ciel si pur !

BATAILLE.

Bon tems pour nos soldats. En vérité, on dirait que la nature est de moitié avec nous.

MORAILE.

Et l'on dirait juste.

AIR : *Mon bouquet dans votre corsage.*

De l'hiver la saison fâcheuse
A peine ici s'est fait sentir ;
Déjà d'une récolte heureuse
Le printems vient nous avertir.
Despotes de toute la terre,
Nous rions de votre couroux :
Quand tous les rois nous font la guerre,
Tous les élémens sont pour nous.

TOUS.

Quand tous les rois etc.

BATAILLE, *offrant à boire.*

Un verre de vin là-dessus.

MORAILE, *tendant son verre.*

Bien dit.

BATAILLE, *à Beltonis.*

A toi.

BELTONIS, *refusant.*

Grand merci.

BATAILLE.

Point de vin ?

JULIE.

Il faut qu'il mange sa soupe. (*Elle la lui sert.*)

MORAILE, *à Bataille.*

Ne te mêle pas de ça ; c'est elle qui le gouverne.

BATAILLE.

Mais voilà un malade qui n'est pas très à plaindre.

BELTONIS.

AIR : *Ah ! faut-il donc qu'on nous prescrive.*

Ami, ma santé rétablie
Est le prix de ses tendres soins.

BATAILLE.

Ce n'est pas parce qu'elle est ma sœur ; mais,

Soigné par l'aimable Julie,
Vraiment, l'on guérirait à moins. (*bis.*)
Beaucoup d'autres, mon camarade,
De souffrir se croiraient heureux,
S'ils avaient toujours auprès d'eux
Ta gentille garde-malade. (*bis.*)

BELTONIS.

Si tu savais tout ce que je lui dois....

JULIE.

J'ai servi mon pays. Hommes et femmes n'ont-ils pas des devoirs à remplir envers la patrie ?

MORAILE, BATAILLE.

C'est juste.

JULIE.

Même air.

Chacun de nous a son ouvrage,
Qu'en tous tems lui prescrit l'honneur.
Vous avez, vous, force et courage,
Et nous, patience et douceur. (*bis.*)
Pour la République naissante,
Lorsque vous bravez le trépas,
Notre poste, à nous, n'est-il pas
Près de l'humanité souffrante ! (*bis.*)

MORAILE, *lui prenant la main avec attendrissement.*

Ma bonne fille !

BELTONIS.

O ma Julie.

BATAILLE.

Bonne leçon pour nos petites maîtresses.

MORAILE, *à Beltonis.*

Ah! ça, tu as mangé ta soupe, c'est bien : mais il faut le petit coup de vin, avec la permission de ta gouvernante, s'entend.

JULIE.

Oh! oui, mon père, un verre de vin lui fera du bien.

BATAILLE, *versant à Beltonis.*

Mon ami, c'est l'ordonnance du médecin.

MORAILE.

Le vin et la gaîté, il faut ça aux malades, et, comme dit la chanson.... Allons, mes amis, *chorus.*

BATAILLE.

Allez, papa.

MORAILE.

AIR : De *wicht.*

Lucas au lit était gissant,
Quand près de lui s'en vint Grégoire,
Qui, le trouvant tout languissant,
Lui dit : viens t'en chanter et boire.
La chansonnette
Et le bon vin
Nous donnent la santé parfaite ;
La chansonnette
Et le bon vin,
Font le malheur du médecin.

TOUS.

La chansonnette, etc.

MORAILE.

A ce conseil plein de raison,
De Lucas l'âme est satisfaite,

Et profitant de la leçon,
Il dit : oh ! la bonne recette.

TOUS.

La chansonnette etc.

MORAILE.

Pour juleps, de la bonne humeur ;
Du vin bien vieux pour limonade,
Et vous verrez que le docteur
Prendra la place du malade.

TOUS.

La chansonnette, etc.

BELTONIS.

Bien, père Moraile.

BATAILLE.

Bravo, papa.

MORAILE.

Vous trouvez donc ma chanson....

BELTONIS.

Fort bonne.

BATAILLE.

Magnifique. Excellente morale, et je m'en souviendrai à mon premier accès de fièvre.

MORAILE.

Faut y songer auparavant, mon ami.... à ta santé.

BATAILLE, *trinquant avec tous.*

A nos santés.

BELTONIS.

A la prospérité de la France.

BATAILLE.

A la destruction des tyrans.

MORAILE.

A la chûte des trônes.

TOUS, *se levant et buvant.*

Oui, vive la Liberté ! vive la République.

MORAILE.

Ça fait trouver le vin bon.... Mes amis, j'ai affaire dans la commune ; je vous laisse, et je tâcherai de n'être pas longtems. (*il sort.*)

BATAILLE.

Entrons, nous autres.

BELTONIS.

Viens-tu, Julie ?

JULIE.

Tout à l'heure.... Il faut que je fasse le ménage.

(*Beltonis et Bataille entrent dans la maison.*)

SCENE V.

JULIE, *seule, et tout en debarrassant la table.*

GRACE au ciel, la santé de Beltonis se rétablit de jour en jour, et bientôt il pourra rejoindre ses drapeaux.... Combien je dois me féliciter du succès de mes soins !.... Oui, sans doute..... Cependant, j'éprouve une tristesse dont je ne puis deviner la cause ; car enfin, tout ce qui m'entoure devrait me rendre heureuse !

AIR : *Pourriez-vous bien douter encore.*

D'un tendre père être chérie,
L'aimer et prévenir ses vœux ;
D'un frère qui sert sa patrie,
Apprendre les succès heureux ;

Sans regrets, jouir en soi-même
De la pa x de l'âme et du cœur ;
Si ce n'est pas le bien suprême,
Où faut-il chercher le bonheur ?

SCENE VI.

JULIE, BATAILLE.

JULIE.

Tu sors, mon frère ?

BATAILLE.

Je vais revoir mes amis dans le village.... Mais, regarde-moi donc, sœur..... Est-ce que tu es fâchée de me voir ?

JULIE.

Ah ! méchant....

BATAILLE.

Je te trouve un petit air triste que je n'aime pas, qui ne sied pas à ton joli visage.

JULIE.

C'est malgré moi.

BATAILLE, *gaîment.*

Oui dà ! il faut me conter ça.

JULIE.

Eh mais.....

BATAILLE.

AIR : *Une jeune fillette.*

Allons, dis-moi, ma chère,
Les secrets de ton cœur :

Va, tu peux à ton frère
Parler avec candeur,
Ma sœur :
Je suis intelligent,
Prudent,
Oui, dans plus d'une affaire
J'ai vu tous mes avis
Suivis :
Aussi, sans me vanter,
Sans me flatter,
De tout le régiment,
Vraiment,
Je suis le confident.

JULIE.

C'est bien flatteur pour toi; mais, mon frère, je n'ai point de secret.

BATAILLE.

Du mystère ! Ma bonne amie, je te préviens que ce qu'on ne me dit pas, je le devine;

JULIE.

Tout de bon !

BATAILLE.

On est connaisseur.

JULIE.

En quoi ?

BATAILLE.

On a du tact.

JULIE.

Comment ?

BATAILLE.

Je ne m'y trompe jamais.

JULIE.

Que veux-tu dire ?

BATAILLE.

Ah ! ah !

JULIE.

Explique toi.

BATAILLE.

Au reste, c'est bien naturel.

JULIE.

Il m'impatiente.

BATAILLE.

Tu dois être enchantée d'avoir sauvé les jours d'un brave homme.

JULIE.

Je m'en félicite doublement, depuis que je sais qu'il est ton ami.

BATAILLE.

C'est tout simple, et tu dois trouver du plaisir à le voir ?

JULIE, *vivement.*

Ah ! oui, sans doute.

BATAILLE.

Mais, je dis, un plaisir.... bien vif ?

JULIE, *avec expression.*

Bien doux.

BATAILLE.

Rien de plus naturel.

JULIE.

Je me regarde comme sa mère.

BATAILLE.

Bah !

JULIE.

AIR : *Vaudeville de la Piété Filiale.*

Tu ne dois pas être surpris
Du plaisir que me fait sa vue,

On dit qu'une mère est émue,
Quelle est heureuse, à l'aspect de son fils.
Beltonis, tout me le rappelle,
Doit la vie à mes soins nombreux.
Les sentimens que j'ai pour lui, sont ceux
De la tendresse maternelle.

BATAILLE.

Ah ! cette maman !

JULIE.

Tu ne crois pas....

BATAILLE.

Si fait : je te crois bien digne de l'être : mais en attendant, ma petite mère, tu t'abuses un peu sur les tendres émotions de ton âme.

JULIE.

En vérité.

BATAILLE.

Veux-tu être sincère ?

JULIE.

Je ne demande pas mieux.

BATAILLE.

Duo du mariage d'Antonis.

Auprès de Beltonis, qu'éprouves-tu, ma sœur ?

JULIE.

Je tremble, et tout bas je soupire.

BATAILLE.

En lui parlant, qu'éprouves-tu, ma sœur ?

JULIE.

Un trouble que je n'ose dire.

BATAILLE.

S'il te regarde ?

JULIE.

Une vive rougeur.

BATAILLE.

S'il prend ta main ?

JULIE.

Le cœur me bat soudain.

BATAILLE.

Ah ! ma chère,
Saus mistère,
Sans détour,
C'est bien là de l'amour.

JULIE.

(*bis.*) Quoi ! vraiment, c'est là de l'amour !

BATAILLE.

Oui, ma sœur, c'est là de l'amour.
Près de lui ton cœur soupire !

JULIE.

Oui, c'est comme un délire.

BATAILLE.

En le fixant, tu rougis ?

JULIE.

Ou je pâlis.

BATAILLE.

Ou tu pâlis !

BATAILLE. — JULIE.

Ah ! ma chère, etc. — Quoi ! vraiment, etc.

JULIE.

Comme l'amour vient sans qu'on y pense !

BATAILLE.

Et Beltonis, a-t-il aussi de l'amour pour toi ?

JULIE.

C'est ce que j'ignore.

BATAILLE.

Il faut savoir ça.

JULIE.

Je le voudrais bien ; mais je ne sais comment m'y prendre : toi, mon frère, tu as de l'expérience.

BATAILLE.

Si j'en ai ! dix-sept ans, français, militaire, deux campagnes.....

JULIE.

Tu peux m'être utile.

BATAILEE, *avec importance.*

Certainement, citoyenne, je puis vous être très-utile, et.... Ta situation est embarrassante, pourtant,

JULIE.

Ah ! je suis bien triste.

BATAILLE.

Allons, il faut attendre.

JULIE.

Mais en attendant, Beltonis partira.

BATAILLE.

Voilà le mal.

JULIE.

Je resterai seule.

BATAILLE, *souriant.*

Oui, et pour que l'amour soit bon à quelque chose, il faut être deux.

JULIE.

C'est ce qui me semble.

BATAILLE.

Oh ! tu vois juste.

JULIE.

Mais conseille moi donc.

BATAILLE.

Ma foi, je ne vois qu'un moyen, c'est que tu dises tout à Beltonis.

JULIE.

Ah ! mon frère, la bienséance....

BATAILLE.

Va, va...

AIR : *Une abeille toujours chérie.*

La véritable bienséance,
C'est de dire la vérité ;
Oui, le cachet de l'innocence
Fut toujours la sincérité.
Avec Beltonis, à la feinte
Pourquoi voudrais-tu recourir ?
Ah ! l'on doit exprimer sans crainte
Ce qu'on éprouve sans rougir. (*bis.*)

JULIE.

Tu veux que la première....

BATAILLE.

Pourquoi pas ? Nous autres gens de guerre, nous ne demandons pas mieux que d'aimer ; mais nous n'avons pas le tems de soupirer, de filer une déclaration ; il faut qu'on nous prévienne.

JULIE.

Quoi ! j'irais dire à Beltonis.....

BATAILLE.

AIR : *Ah ! mon dieu, que je l'échappe belle.*

Oui, crois moi,
Dans cette circonstance,
Vraiment, c'est à toi,
Ma sœur, de rompre le silence ;
Car, vois-tu, par raison, par prudence,
Le point important
Est d'aller au fait promptement.

JULIE.

Non, jamais je n'oserai, mon frère.

BATAILLE.

Eh bien, dans ce cas,
Ne parle pas,
Laisse moi faire :
La raison qui t'oblige à te taire,
M'ordonne tout bas
De terminer ton embarras.

JULIE.

Eh comment ?

BATAILLE.

Sans blesser
En rien la bienséance,
Moi, je puis presser
Le moment de la confidence ;
Oui, ma sœur, je déclare l'urgence,
Et mets de côté
Toute vaine formalité.

(*Il s'en va.*)

JULIE.

Y penses-tu, mon frère ?... Mais écoute-moi donc.

BATAILLE, *en s'en allant.*

Sois tranquille : dès ce soir j'arrangerai tout cela.

SCENE VII.

JULIE, *seule.*

Eh bien, il s'en va, et me laisse plus embarrassée qu'auparavant.... Oh ! oui...... Pourquoi m'a-t-il appris ce que j'aurais toujours dû ignorer..... Mais voici Beltonis.... Ah ! comme le cœur me bat !

SCENE VIII.

JULIE, BELTONIS.

BELTONIS.

Quoi! Julie, tu me laisses seul; tu m'abandonnes.... Mais qu'as-tu donc?

JULIE.

Je n'ai rien.... (*à part.*) Que je me sens émue!

BELTONIS.

Tu parrais bien agitée!

JULIE.

Oui.... non.... un peu. (*à part.*) Je ne sais que lui dire.

BELTONIS.

Tu ne me parles pas comme à l'ordinaire?

JULIE.

Mais si.. .. (*à part.*) A présent que je sais qu'il m'inspire de l'amour, je n'ose plus lui témoigner d'amitié.

BELTONIS.

Est-ce que ton frère t'aurait chagrinée?

JULIE.

Oh! non, bien au contraire.

BELTONIS, *à part.*

Peut-être s'est elle apperçue de mon amour.

JULIE, *à part.*

S'il pouvait deviner ce qui se passe dans mon cœur!

BELTONIS.

Certainement, Julie, tu n'es pas tranquille?

JULIE.

AIR : *Colette un jour dit à Colin.*

De jour en jour, de mieux en mieux,
Je vois ta santé rétablie :
Tu vas bientôt quitter ces lieux ;
Tu vas t'éloigner de Julie :
M'oublieras-tu?

BELTONIS.

Qui, moi?

JULIE.

Oui, toi.

BELTONIS.

Moi!

JULIE.

Toi.

BELTONIS.

Moi! t'oublier, quand je te dois la vie! (*bis.*)
Tout à Beltonis fait la loi
De n'exister que pour Julie. (*bis.*)

JULIE.

Même air.

Ah! de ton cœur reconnaissant,
Je ne devais pas moins attendre.

BELTONIS.

Si j'éprouvais un sentiment
Plus touchant, plus vif et plus tendre....
Qu'en dirais-tu?

JULIE, *baissant les yeux.*

Qui, moi?

BELTONIS.

Oui, toi.

JULIE.

Moi !

BELTONIS.

Toi.

JULIE.

Un sentiment plus touchant et plus tendre !

BELTONIS.

Un sentiment plus touchant et plus tendre.

JULIE.

Va, sois sans réserve avec moi.

BELTONIS, *à part.*

Ensemble. Ah ! je crains de me faire entendre. (*bis.*)

JULIE, *à part.*

Je crois que nos cœurs vont s'entendre. (*bis.*)

JULIE, *apperçevant un inconnu.*

Pourquoi vient-on nous interrompre !

(*Beltonis et Julie restent un peu embarrassés, se regardent et baissent les yeux.*)

SCENE IX.

Les mêmes, UN COMMISSAIRE *de la Société Populaire de Port-Malo.*

LE COMMISSAIRE, *à part, au fond du Théâtre.*

En attendant que nos gens soient rassemblés, j'ai voulu satisfaire mon impatience.... C'est bien ici le lieu qu'on m'a indiqué.... (*il fait quelques pas*) Ah ! ah ! il me semble que je ne chercherai pas longtems.

JULIE.

JULIE, *appercevant le Commissaire.*

Voilà un homme qui nous examine avec bien de l'attention.

BELTONIS.

Mais oui.

LE COMMISSAIRE, *toujours à part.*

Un jeune homme blessé, une jeune fille près de lui.... C'est ça.

JULIE, *bas à Beltonis.*

Rentrons, mon ami.

BELTONIS.

Soit.

LE COMMISSAIRE, *les abordant.*

Arrêtez, je vous prie. Jeune fille, n'êtes-vous pas la citoyenne Julie Moraîle?

JULIE, *avec surprise.*

Oui, citoyen.

LE COMMISSAIRE.

Et sans doute, voilà le canonier Beltonis?

BELTONIS.

Lui-même.

LE COMMISSAIRE.

Que Julie a recueilli chez elle?

JULIE.

Il est vrai.

BELTONIS.

Sans ses secours, je n'existerais plus.

JULIE, *bas à Beltonis.*

Ah! mon ami....

LE COMMISSAIRE, *à Julie.*

Beltonis est-il votre parent ?

JULIE.

Non, citoyen.

BELTONIS.

Je n'ai pas ce bonheur.

LE COMMISSAIRE, *à Julie.*

Il était au moins de votre connaissance ?

JULIE.

Je ne l'avais jamais vu.

LE COMMISSAIRE.

AIR : *Vaudeville de la Revanche.*

Ah ! se peut-il que l'on suppose
Qu'il ne vous était pas connu !
Qu'au plus grand danger l'on s'expose
Pour sauver le premier venu !
Qu'à le soigner, sans cesse, l'on s'applique !
Un étranger.... Mais, entre nous....

JULIE.

Un étranger ! que dites-vous ?
Il n'en est point dans une république. (*bis.*)

LE COMMISSAIRE.

Vous avez raison ; cependant....

BELTONIS.

Prenez garde, citoyen.

AIR : *Jadis la dame du village.*

Quand un tyran, par son caprice,
Opprimait notre nation,
On pouvait bien, sans injustice,
Douter d'une bonne action ;
Mais quand la Liberté nous guide,
Quand le bonheur nous est rendu,
Malheur au cœur froid ou perfide
Qui ne croit pas à la vertu.

JULIE.

Douterait-on de la mienne ?

LE COMMISSAIRE.

Je ne dis pas cela. (*à part.*) Ne les prévenons de rien.

BELTONIS.

Citoyen, vos questions sont, au moins, fort extraordinaires.

LE COMMISSAIRE, *à part.*

Contraignons-nous.

BELTONIS.

Qui êtes-vous pour nous interroger ainsi ?

LE COMMISSAIRE.

Vous le saurez bientôt ; je ne tarderai pas à vous revoir. (*il sort.*)

SCENE X.

BELTONIS, JULIE.

JULIE.

QU'EST-CE que cela signifie ?

BELTONIS.

Voudrait-on te faire un crime de tes bontés pour moi ?

JULIE.

AIR : *Cueillons les simples dont l'usage.*

Quand j'ai, pour te sauver la vie,
Bravé le couroux des brigands,
Je puis encore des méchans
Braver ici la calomnie :

Que pourrais-je craindre, en effet,
De la malice la plus noire ?
Mon cœur me dit que j'ai bien fait,
Et c'est mon cœur que je veux croire.

BELTONIS.

Et ton cœur ne saurait te tromper.

JULIE.

Ah ! j'espère qu'il ne m'inspirera jamais de sentimens dont je doive me repentir.... Mais, Beltonis, le tien, tout à l'heure, semblait vouloir s'épancher avec moi.

BELTONIS, *à part.*

Dois-je, enfin, rompre le silence ?

JULIE.

Mon ami, j'ai bien quelques droits à ta confiance.

BELTONIS.

Eh ! pourquoi dissimulerais-je plus longtems ?

AIR : *Quand vous entendrez le doux zéphir.*

Ce que mon cœur éprouve en ce jour,
Sans nul détour, ma bouche l'exprime :
Doit-on jamais redouter l'amour
Que fit naître l'estime !

JULIE.

Cher Beltonis ! ô moment heureux !
Même tendresse
Nous unit tous deux.

BELTONIS.

O douce ivresse !
Même tendresse
Nous unit tous deux.

ENSEMBLE.

JULIE.	BELTONIS.
Ce que mon cœur, etc.	Ce que mon cœur, etc.

JULIE, *à qui Beltonis baise la main.*

Ah ! voilà mon cœur bien soulagé..... Mais ton départ

prochain..... Les nouveaux dangers auxquels tu vas t'exposer.....

BELTONIS.

Des dangers ! Je n'en connais plus.

AIR : *Ah ! cessez, cessez, mon père.*

En défendant ma patrie,
Je sers l'amour et l'honneur ;
Rassures-toi, ma Julie ;
Tu me reverras vainqueur.

JULIE.

Toujours plein de sa tendresse,
Mon cœur va suivre tes pas.

BELTONIS.

Ton image va, sans cesse,
Me guider dans les combats.

ENSEMBLE.

JULIE.

En défendant ta patrie,
Tu sers l'amour et l'honneur;
Puisses-tu près de Julie
Bientôt revenir vainqueur.

BELTONIS.

En défendant ma patrie,
Je sers l'amour et l'honneur.
Rassures-toi, ma Julie,
Tu me reverras vainqueur.

SCENE XI.

Les mêmes, BATAILLE.

BATAILLE.

Ah !.... respirons enfin.... J'ai cru que ces braves gens-là m'étoufferaient de caresses.... Pourtant, ça fait plaisir.

JULIE.

Tu as revu tes amis ?

BATAILLE.

Je t'en réponds que je les ai vus.

AIR : *L'autre jour la p'tit' Isabelle.*

Ah ! comme dans tout le village
Chacun s'empresse autour de moi !
On m'aborde sur mon passage :
» Tiens ! comment, te voilà !.... c'est toi !
» Bon jour donc.— Bon jour Mathurine,
» Bon jour, Pierre, bon jour, Lucas,
» Bon jour, Justine,
» Bon jour, Claudine,
» Bon jour, Thomas. »
Puis de ma santé l'on s'informe.....

» Il se porte bien, il a vu le feu, il n'est pas blessé, » c'est bien heureux..... Il est officier.... à son âge..... » Ah! mon dieu, mon dieu, quel bonheur ; mais c'est » un bon garçon.....

» Il le mérite, et c'est bien fait. »
Oh ! ma foi, vive l'uniforme
Pour inspirer de l'intérêt !

TOUS TROIS.

Oh ! ma foi, vive l'uniforme, etc.

BELTONIS.

Cela prouve que tu es aimé ici, et qu'on a du plaisir à t'y voir.

BATAILLE.

Ah ! dame, on n'est plus un enfant, on a vu le monde, on a une tournure, un certain je ne sais quoi qui prévient, qui plaît.

JULIE.

Voici mon père.

SCENE XII.

Les mêmes, MORAILE.

MORAILE.

J'AI été plus longtems que je ne croyais ; mais c'est qu'il y a du nouveau dans le village : on vient de rassembler la municipalité, par ordre d'un commissaire de la société populaire de Port-Malo.

BELTONIS.

A présent ?

MORAILE.

A l'instant même.

BATAILLE.

Mais oui ; c'est ce qu'on m'a dit.

JULIE, *à Beltonis.*

Si c'était cet étranger ?

BELTONIS.

Ah ! ah ! (*on entend le tambour.*)

MORAILE.

Tenez, entendez-vous ?

BATAILLE, *regardant.*

On vient par ici.

BELTONIS, *regardant aussi, à Julie.*

Justement ; l'étranger est avec le maire.

JULIE.

C'est singulier.

SCENE XIII et DERNIÈRE.

Les mêmes, LE COMMISSAIRE, LE MAIRE, LES OFFICIERS MUNICIPAUX, CITOYENS et CITOYENNES.

CHŒUR *et marche.*

AIR : *Dans le cœur d'une cruelle.*

Sous le règne d'un despote,
On vivait chacun pour soi ;
Aujourd'hui le patriote
D'obliger se fait la loi :
Mise en pratique,
Désormais,
Chez les français,
La vertu doit affermir
Et soutenir
La république.

Mise en pratique, etc.

(*Le Maire, la Municipalité et tous les Citoyens se rangent en cercle.*)

LE COMMISSAIRE.

(*à Julie et à Beltonis.*) Je vous ai promis de me faire connaître, et je viens tenir ma parole. (*il prend le milieu de la scène.*) Citoyens, la société populaire de Port-Malo n'a pu apprendre sans le plus vif intérêt, et le plus doux attendrissement, les soins touchans que Julie Moraîle a rendus au canonier Beltonis ; et pour la récompenser d'avoir sauvé les jours d'un défenseur de la République, elle a arrêté qu'une couronne civique serait envoyée à cette fille généreuse, et je suis chargé de remplir ce vœu de mes concitoyens.

(*Il présente la couronne à Julie.*)

TOUS.

Bravo ! bravo !

MORAILE, BATAILLE, BELTONIS.

O ciel !

JULIE.

Une couronne à moi !.. Citoyens, je n'ai fait que ce que vous auriez tous fait à ma place, et je ne mérite pas....

LE MAIRE.

Même air.

Ah ! reçois cette couronne ;
C'est l'hommage qui t'est dû ;
Le peuple qui te la donne
La décerne à la vertu.
O providence !
Grace à tes heureux effets,
Les bienfaits,
Chez les français,
Ne sont jamais
Sans récompense.

TOUS.

O providence ! etc.

LE COMMISSAIRE.

Citoyens, la même société a encore arrêté de donner au brave Beltonis une marque fraternelle de son estime et de sa bienveillance.

BATAILLE, *à Beltonis.*

Bravo ! mon camarade.

LE COMMISSAIRE, *au même, lui présentant un sabre.*

AIR : *Gaston, le sort de la patrie.*

Guerrier, que les destins prospères
Ont sauvé du plus grand malheur,
Reçois, de la part de tes frères,
Ce glaive, prix de ta valeur. (*bis.*)
Ami, pour ta propre vengeance,
Jamais tu ne t'en serviras,
C'est pour la cause de la France
Qu'il doit toujours armer ton bras.

CHŒUR

C'est pour la cause de la France, etc.

BELTONIS.

Même air.

Le ciel, en me sauvant la vie,
Me rappelle aux champs de l'honneur ;

Pour servir encor ma patrie
Je reprends toute ma vigueur. (*bis.*)

(*Il rompt l'écharpe qui retenait son bras, et s'arme du sabre qui lui est offert.*)

J'entends une voix qui me crie :
Retourne à de nouveaux combats.
Je prouverai que la patrie
N'a pas envain armé mon bras.

CHŒUR.

Il prouvera, etc.

LE COMMISSAIRE, *prenant la main de Beltonis.*

Bravo ! mon camarade..... Citoyens, c'est par un semblable dévouement qu'on acquiert et qu'on maintient la Liberté ; prenez Beltonis pour modèle et vous serez dignes du beau titre de Républicain. Et vous, citoyennes, imitez l'intéressante Julie ; soyez sensible et bienfaisante, comme elle, envers tous nos braves frères d'armes, et vous aurez, comme elle, bien mérité de la patrie.

LE MAIRE.

Mes amis, n'oublions jamais que toutes les vertus sont à l'ordre du jour, et que nous devons des exemples à la génération qui s'élève.

LE COMMISSAIRE.

AIR : *Vaudeville de la Gageure Inutile.*

Ah ! dès leur plus tendre jeunesse,
De nos enfans formons le cœur ;
A leurs yeux pratiquons sans cesse
Les vertus qui font le bonheur.
Avant que des écrits civiques
Puissent guider leurs jeunes ans,
Que le tableau des mœurs publiques } *bis, avec*
Soit le livre de nos enfans. (1) } *le chœur.*

---

(1) *On pourra remplacer ce couplet qui fait longueur, à la représentation, par cette phrase.*

LE COMMISSAIRE.

Oui, que le tableau des mœurs publiques soit le premier livre de nos enfans.

BATAILLE.

Oh ! nos enfans seront, comme nous, bons citoyens; il faut en avoir beaucoup, mes amis : beaucoup d'enfans, beaucoup de mariages; le mariage est à l'ordre du jour, les filles sont en réquisition, la république est pressée, il n'y a pas un instant à perdre; se convenir, s'aimer, s'épouser, tout ça doit être l'affaire d'un jour.

MORAILLE.

Comme il arrange ça !

LE COMMISSAIRE.

Il a raison.

BATAILLE.

AIR : *Vaudeville de l'Isle des Femmes.*

Allons au fait ; rien n'est si doux,
En amour ainsi qu'en affaire ;
La bonne foi doit parmi nous
Abréger les préliminaires.

C'est pourquoi, mon père......

Je propose que dès ce soir
Julie à Beltonis s'engage ;

JULIE et BELTONIS, *à part.*

Qu'entends-je !

BATAILLE.

C'est aujourd'hui que l'on doit voir
La vertu s'unir au courage.

CHŒUR.

C'est aujourd'hui que l'on doit voir
La vertu s'unir au courage.

BATAILLE, *à Beltonis.*

J'espère que tu ne me démentiras pas.

BELTONIS.

Ah ! mon ami, si Julie et ton père y consentent.....

JULIE.

Il ne manque plus que l'aveu de mon père.

MORAILE.

AIR : De *Wicht*.

En proposant ce mariage,
Tu préviens mes vœux, mon cher fils ;
Oui, sans balancer davantage,
J'unis ma fille à Beltonis.

(*à Beltonis.*)

Pour t'acquitter envers Julie,
Reçois et sa main et son cœur :

(*il les unit.*)

Mon ami, tu lui dois la vie,
Qu'elle te doive le bonheur. (*bis.*)

TOUS.

Mon ami, tu lui dois la vie,
Qu'elle te doive le bonheur. (*bis.*)

BELTONIS, JULIE, *à Moraile.*

Ah ! mon père.....

BELTONIS.

Ma Julie, mon ami, comment vous exprimer tout ce que j'éprouve !

BATAILLE.

Ce n'est pas là ce qui presse le plus..... Mon camarade, les momens sont comptés : ce soir, le mariage, demain la noce, après demain les adieux, et le jour d'après, en route ; et surtout, ma sœur, ne va pas pleurer.

JULIE.

Ah ! ne songeons qu'à la joie.

LE MAIRE.

Mes amis, nous les reverrons vainqueurs.

LE COMMISSAIRE.

Oui, sans doute, les français combattent pour la justice et pour l'humanité, les français vaincront tous leurs ennemis.

TOUS.

Oui, tous leurs ennemis.

LE MAIRE, LE COMMISSAIRE, JULIE.

AIR : *O toi que tout Français adore.*

O toi qui créas toutes choses,
A nos républicains accorde tes faveurs :
Soutiens, Etre éternel, la plus belle des causes ;
Fais triompher nos défenseurs.

Ah ! tu dois vaincre avec les patriotes ;
C'est pour la Liberté qu'ils volent aux combats.
En terrassant les superbes despotes,
Aux peuples ils tendent les bras.

CHŒUR.

O toi qui créas, etc.

MORAILE.

Allons, mes amis, venez tous chez moi célébrer cette heureuse alliance.

BATAILLE, BELTONIS.

Vive la Liberté ! vive la République !

TOUS.

Oui, vive la République et nos braves frères d'armes !

BATAILLE, *à Beltonis.*

Entends-tu, mon camarade ? Quel plaisir de porter cet habit-là !

VAUDEVILLE.

LE MAIRE.

AIR : *Un cordelier dit à Lisette.*

Autrefois, dans notre village,
Quand il arrivait des soldats,
Chacun, redoutant leur passage,
N'y voyoit que de l'embarras ;
On se plaignait, on murmurait tout bas ;
C'était toujours même langage ;
Mais les soldats alors servaient les rois ;
Ils ne défendaient pas nos droits. (*bis.*)

MORAILE.

Aujourd'hui, dans toute la France,
On est enchanté de les voir ;
Tout citoyen, en assurance,
S'empresse de les recevoir :
C'est un plaisir encor plus qu'un devoir.
Doù vient donc cette différence ?
C'est qu'à présent ils combattent les rois,
Et du peuple vengent les droits. (*bis.*)

JULIE.

Contre la horde despotique,
Par le courage et la valeur,
Ils soutiennent la République,
Nous leur devons notre bonheur.
Chacun de nous les porte dans son cœur,
Et l'on peut dire, sans réplique,
Que tout soldat peut compter désormais
Autant d'amis que de Français. (*bis.*)

CHŒUR.

Oui, tout soldat, etc.

LE COMMISSAIRE.

Chez les nations étrangères,
Si leur courage est redouté,
Ils ont pour amis et pour frères
Les amis de la Liberté :
Mais ceux qui font rougir l'humanité,
Mais les esclaves mercenaires,
Les Espagnols, les Prussiens, les Anglais
N'aiment pas les soldats Français. (*bis.*)

CHŒUR.

Les Espagnols, etc.

BELTONIS, *au Public.*

Citoyens, dans ce pur hommage
A nos fidèles défenseurs,
Nous briguons tous votre suffrage;
Mais si nous trouvons des censeurs,
N'ayant, ici, de titres que nos cœurs,
Du moins, en terminant l'ouvrage,
Nous chanterons, pour avoir du succès,
Vivent tous les soldats Français. (*bis.*)

CHŒUR.

N'ayant, ici, etc.

FIN.

LE Catalogue des pièces de Théâtre se distribue, *gratuitement*, chez le Libraire du Vaudeville, au bas du grand escalier du théâtre, tous les jours, depuis cinq heures de l'après-midi, jusqu'à dix heures du soir, excepté les Décadi, ou, toute la journée, à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, N°. 44, près la maison d'arrêt de la Force.

489